Ami du Clergé du 14 novembre 1935

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Cours de prônes sur les Evangiles. — I. *1er Dim. de l'Avent :* Il faut nous préparer au jugement, 625.
Pour la fête de sainte Elisabeth de Hongrie. — Ses renoncements, 626.
Pour la fête de sainte Cécile. — I. La patronne de la musique religieuse, 629. — II. Vierge, apôtre, martyre, 630.
Pour la fête de S. Jean de la Croix. — Sa vie et son œuvre, 632.
Pour les dimanches de l'Avent. — I. Jésus-Christ attente des siècles, 634.
Les personnages évangéliques. — LIII. S. Joseph, 636. — LIV. Cyrinus, 638.

COURS DE PRONES SUR LES EVANGILES

I

1er Dimanche de l'Avent

IL FAUT NOUS PRÉPARER AU JUGEMENT

Mes frères,

Avec ce premier dimanche de l'Avent recommence l'année liturgique, qui est, on vous l'a dit bien souvent, comme un raccourci de l'histoire du monde. Les quatre dimanches de l'Avent représentent les milliers d'années qui se sont écoulés depuis la création d'Adam jusqu'à la venue de Jésus-Christ ; le temps qui sépare Noël de la Pentecôte, avec les belles fêtes qui s'y célèbrent, nous rappelle la vie tout entière de Notre-Seigneur. Enfin les dimanches qui suivent la Pentecôte figurent la suite des siècles qui se succéderont depuis le retour de Notre-Seigneur au ciel jusqu'à la fin du monde.

Les souvenirs évoqués par ces temps liturgiques sont presque toujours rappelés par l'Evangile des dimanches et des fêtes célébrés à ces différentes époques de l'année. C'est ainsi que dimanche dernier, ultime dimanche de l'année chrétienne, l'Eglise nous faisait lire, à juste titre, le récit du Jugement dernier et des événements qui le précéderont et accompagneront la fin du monde. Mais comment se fait-il, m. f., que l'Eglise nous fasse lire ce même Evangile en ce premier dimanche de l'Avent, au cours duquel elle devrait plutôt nous rappeler la création et le début du monde ?

I

Je pourrais vous répondre que l'Eglise ne fait qu'imiter ainsi ce que fit Dieu au commencement des temps. Lui le premier, lorsqu'il eut créé Adam et Eve, qu'il leur eut intimé sa loi, permis d'user de tous les fruits du Paradis, sauf du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, il les avertit qu'ils seraient jugés, punis ou récompensés selon la façon dont ils auraient obéi à ses prescriptions. L'Eglise fait de même au début de chaque année liturgique. Elle semble nous dire : « Voici encore une année que Dieu vous accorde pour le servir ; employez-la bien, car une année viendra qui sera pour vous la dernière et après laquelle vous serez jugés. »

En agissant ainsi, du reste, l'Eglise ne fait que nous rappeler le conseil de l'Esprit-Saint : « Souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez pas. » Or, de nos quatre fins dernières, la mort, le jugement, le ciel et l'enfer, le jugement est sans contredit la plus importante. La mort nous effraierait certainement moins, si elle ne devait pas être suivie du jugement et c'est ce jugement lui-même qui décidera si le ciel ou l'enfer doit être notre partage pour l'éternité.

Rien d'étonnant donc que l'Eglise nous rappelle la pensée de ce jugement au début et à la fin de chaque année liturgique, comme pour nous inviter à y penser continuellement, comme pour nous dire que la préparation à ce jugement doit être la grande préoccupation de notre vie. Pourquoi sommes-nous sur la terre, en effet ? Pour rechercher les richesses de ce monde, les honneurs de ce monde, les plaisirs de ce monde ? Non, répond Notre-Seigneur, car le monde passera, il y aura des prodiges dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles. S. Mathieu nous dit quels seront ces prodiges : « Le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière et les étoiles tomberont du ciel. » — « Sur la terre, continue S. Luc dans l'Evangile d'aujourd'hui, les nations seront dans la consternation, par suite de la crainte que leur causera le bruit confus de la mer et des flots. » Que nous serions insensés de mettre notre fin dans ces biens dont Notre-Seigneur nous révèle la caducité et le néant ! Le mieux que nous puissions faire, c'est, selon le conseil de S. Paul, d'en user comme n'en usant pas, car « le temps est court et l'image de ce monde passe vite. » C'est également ce que nous recommande S. Pierre : « Puisque toutes choses doivent périr, dit-il, vous devinez comment vous devez vous conduire à leur égard et quelle doit être la sainteté de votre vie et la pureté de vos mœurs. Vous devez vivre dans un grand détachement de toutes les choses de la terre et attendre avec impatience et hâter par vos désirs l'avènement du jour du Seigneur. »

II

Ce n'est pas assez, pour nous préparer au jugement, de nous détacher du monde : il faut nous attacher à Dieu. Connaître Dieu, l'aimer, le servir et le posséder un jour dans le ciel, tel est le but de notre vie, et c'est sur la façon dont nous aurons poursuivi ce but que nous serons jugés. Quelle déception sera celle de tant de gens que nous connaissons, que nous fréquentons, qui vont et viennent autour de nous, dans le tourbillon des affaires ou de la vie mondaine, sans se soucier de Dieu ni de leur âme, sans s'occuper aucunement de ce qui les attend au sortir de ce

monde ! Si la frayeur des hommes sera grande lorsqu'ils verront les bouleversements qui amèneront la fin du monde, combien plus grande sera-t-elle lorsqu'ils verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté pour les juger !

Bien des fois déjà on vous a décrit les circonstances de ce jugement. Le juge qui le présidera sera environné de gloire et de puissance et sa seule vue glacera d'effroi les méchants. Ce sera un juge infiniment éclairé sur toute notre vie, un juge inflexible et sans pitié parce que le temps de la miséricorde sera passé. Le compte qu'il nous demandera sera extrêmement rigoureux, il nous jugera sur toutes nos pensées, paroles, actions et omissions ; il nous jugera sur tout le mal que nous aurons commis nous-mêmes, fait ou laissé commettre aux autres, sur tout le bien que nous aurons omis ou mal fait.

Ce jugement général aura lieu en présence de tout le monde réuni, en présence, par conséquent, de nos parents, de nos voisins, de nos supérieurs, de toutes les personnes que nous connaissons et dont nous recherchons l'estime, que dans ce but nous trompons peut-être par une apparence d'honnêteté et de vertu. Quelle honte lorsqu'ils nous verront tels que nous sommes, qu'ils connaîtront toutes nos misères, toutes nos faiblesses, toutes nos turpitudes ! Quel sera notre effroi, surtout lorsque nous entendrons la sentence qui sera portée contre nous et qui décidera de notre sort pour l'éternité !

Ah ! m. f., si nous pensions à ce jugement plus souvent, comme nous mènerions une vie plus chrétienne, comme nous ferions le bien avec plus d'ardeur, comme nous éviterions le péché avec plus de soin et, si nous l'avons commis, comme nous nous hâterions, pendant que nous le pouvons encore, d'apaiser le courroux de celui qui doit nous juger un jour ! L'Eglise nous y invite dans cet Evangile. Ecoutons-la.

III

Mais, m. f., comme vous serez morts lorsque se produiront les cataclysmes par lesquels le monde finira et que vous ne les verrez pas, peut-être font-ils sur vous peu d'impression. Vous ne les verrez pas... Qu'en savez-vous, m. f. ? Vous ne serez pas morts tout entiers et Dieu pourra permettre que votre âme ait connaissance de ces prodiges qui annonceront le Jugement dernier et qu'à l'approche de ce Jugement, surtout si elle a lieu de le redouter, elle soit glacée d'effroi aussi bien que les hommes qui sur la terre en seront les témoins épouvantés. En tout cas, nous comparaîtrons tous au Jugement dernier et si l'éloignement lui-même de ce Jugement vous laisse insensibles, qu'à cela ne tienne : il y aura pour chacun de nous une fin du monde qui est proche, il est un jugement qui nous attend tous au sortir de ce monde et dont les circonstances ne sont pas moins effrayantes que celles du Jugement général que je vous ai rappelées : c'est le jugement particulier. Lui aussi sera précédé et annoncé par des signes qui peut-être commencent déjà à se manifester. Ces signes, c'est votre âge avancé, ce sont vos cheveux blancs, c'est la maladie qui vous mine. Ces signes, ce sont les coups répétés et souvent imprévus que la mort frappe à vos côtés. Ceux qui en sont les victimes vous disent : « Aujourd'hui c'est mon tour, demain ce sera le tien. »

Dieu me préserve de dire du mal de la science et des progrès qu'elle a réalisés, et cependant n'est-il pas vrai que beaucoup de ces progrès que nous admirons dans le ciel, sur terre et sur la mer, sont autant de prodiges inventés pour hâter la fin du monde ? Tous ces aéroplanes qui sillonnent les airs, tous ces chars d'assaut et ces voitures qui parcourent nos routes comme des bolides, ces vaisseaux et ces sous-marins qui fendent les flots ou plongent dans les profondeurs de la mer ne sont-ils pas trop souvent, même en temps de paix, des causes de mort prématurée pour ceux qui les conduisent ou qui les rencontrent ? Et si la guerre éclatait, car la plupart d'entre eux ne sont construits qu'en vue de la guerre, que de ruines n'accumuleraient-ils pas et de combien de morts ne seraient-ils pas les abominables instruments !

Nous voyons tout cela d'un œil indifférent, tout au plus avec curiosité. Et cependant si nous réfléchissions, surtout après les horreurs de la dernière guerre, tous ces préparatifs guerriers auxquels se livrent toutes les nations ne sont-ils pas bien propres à nous faire sécher de frayeur dans l'attente des maux dont le monde est menacé ? Et ne devraient-ils pas, comme l'Evangile d'aujourd'hui nous y invite, nous faire lever les yeux vers le ciel et regarder vers Dieu d'où seul aujourd'hui comme autrefois peut venir le salut ?

Ah ! m. f., ces signes avertisseurs, écoutons-les ; ou plutôt écoutons l'Eglise, qui en ce premier dimanche de l'Avent et si souvent pendant l'année nous conjure de nous préparer à paraître devant Dieu. Ecoutons surtout Notre-Seigneur qui nous dit : « Je vous le dis en vérité, quel que soit votre âge ou votre santé, cette génération ne passera pas que tout cela ne soit accompli. » Tous ceux qui vous entourent ne seront pas morts encore que déjà vous le serez. Dieu a décidé que tout homme mourra une fois et qu'après sa mort il sera jugé. Or le ciel et la terre passeront, mais ses paroles ne passeront pas. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE ELISABETH DE HONGRIE

(19 novembre)

SES RENONCEMENTS

Vendidit omnia.
Elle a tout vendu. (Matth., XIII, 46).

Mes frères,

Quand Paul, sur le chemin de Damas, reçut les lumières d'en-haut, le fougueux pharisien n'hé-

sita pas à tout perdre, « regardant toutes choses comme de la balayure, afin de gagner le Christ. » (Philip., III, 8) Pour gagner le Christ, le fils d'un riche drapier d'Assise, François, voulut lui aussi perdre tout. Et quand le crucifix de St-Damien lui eut parlé, le jeune élégant, en quête de banquets joyeux et de mille excentricités, changea ses riches vêtements pour un vulgaire froc et n'eut pas honte d'employer ses mains délicates à gâcher du mortier et porter des fardeaux. Comme ses compatriotes criaient : « Au fou ! » le saint accepta les injures et les coups, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de leur faire comprendre la sublimité de cette folie qui met les biens de l'âme au-dessus de tout.

Ces généreux détachements, répétés au cours des siècles des milliers et des milliers de fois, sont directement inspirés de l'Evangile. N'y lisons-nous pas que « le royaume des cieux est semblable à un marchand qui cherchait de belles perles. Ayant trouvé une perle de grand prix, il s'en alla vendre tout ce qu'il avait et l'acheta » (Math., XIII, 45-46).

Tout vendre, voilà bien l'idéal de ceux qui veulent plus sûrement posséder le Christ Jésus. Tout vendre, voilà l'idéal de la chère sainte Elisabeth, que nous fêtons aujourd'hui, et des illustres princesses que l'exemple du *Poverello* entraîna sur les pas de Jésus crucifié : de Claire et Agnès Sciffi, d'une autre Agnès, fille du roi de Bohême, et de tant d'autres.

Tout vendre, c'est sacrifier les biens extérieurs, ceux de la fortune et de la réputation, les biens du corps comme ceux de l'esprit.

I

L'âme de la chère sainte Elisabeth était trop haute pour se laisser éblouir par les richesses de son père, le roi de Hongrie, et de son époux, le landgrave de Thuringe. Elle eût voulu, à l'exemple de son Maître divin, qui n'eut à sa naissance d'autre maison que celle des animaux, vivre effectivement elle-même dans la pauvreté. Un jour, regardant le crucifix, il lui sembla impossible de garder la riche couronne qu'elle portait, puisque Jésus n'avait qu'une couronne d'épines, et elle la déposa : geste qui ne fut d'ailleurs pas compris. Ses biens l'empêchant de vivre pauvre, elle résolut du moins d'en sacrifier tout ce qu'elle put au soulagement des malheureux. Non seulement elle secourait ceux qui montaient au château, mais elle-même descendait en ville porter ses largesses aux indigents.

La pauvreté effective, sainte Elisabeth eut la joie de la connaître quand, après la mort de son mari, chassée de son propre château, elle dut, abandonnée de tous, chercher dans une porcherie un abri pour elle et ses enfants. Son premier geste fut alors de faire chanter un *Te Deum* pour ce bienfait que Dieu lui accordait de vivre dans la sainte pauvreté.

Une grande âme sacrifie assez volontiers sa fortune, mais il lui est plus difficile de supporter le mépris. « Aimer à être ignoré et réputé pour rien » répugne, quand la naissance et la fortune donnent droit aux égards et au respect. Uniquement soucieuse de la noblesse qui vient du baptême, noblesse plus haute que celle du sang, sainte Elisabeth se laissait injurier et mépriser.

Fiancée, les gens de son entourage traitent sa dévotion d'hypocrisie. Plus tard, on l'accuse de dilapider les biens de son époux. Les pauvres, les miséreux, tant la reconnaissance est chose peu commune, l'insultent, alors qu'elle les comble de bienfaits. Témoin cette pauvresse qui, rencontrant la jeune duchesse sur un pont étroit, la fit tomber dans un ruisseau infect. Tout vendre, c'est sacrifier, s'il le faut, sa réputation et son honneur.

II

Tout vendre, c'est encore faire de son corps une oblation pure. Le péché a déchaîné la guerre entre la chair et l'esprit, entre la chair, qui ne voit que le plaisir immédiat, qui ne se soucie pas des lois divines, et l'esprit, qui demande à la chair de sacrifier ce qui est en opposition avec la volonté de Dieu.

Toute jeune, sainte Elisabeth pratique l'ascèse chrétienne, comme la privation de nourriture et de sommeil. Le milieu mondain dans lequel elle vit, se tenant pour satisfait d'une religion plus confortable, voudrait adoucir des rigueurs qu'il traite d'abus. La prudence, cependant, guidait la sainte. Afin de ne pas contracter par sa faute des infirmités qui l'eussent rendue à charge aux autres et impropre au service de Dieu, elle s'en rapportait, pour sa santé et ses mortifications, aux conseils de son médecin.

La perle précieuse s'achète aux prix de nombreux sacrifices. Sainte Elisabeth le savait. Sacrifice des yeux d'abord. Ils sont les fenêtres de l'âme. Il convient donc de les tenir ouverts à bon escient, de les fermer quand des spectacles malsains se présentent et quand, à l'heure de la prière, nous ne voulons penser qu'à Dieu. Pour mieux se recueillir, la sainte se couvrait alors le visage de son manteau.

Elle devait lutter, comme nous tous, contre les distractions. Une fois, pendant la sainte messe, elle s'était arrêtée longuement à regarder le duc, tandis qu'intérieurement elle songeait aux qualités de celui-ci. Elle s'aperçut, au moment de la consécration, du chemin suivi par ses pensées et, toute confuse de s'être ainsi laissé distraire, elle demanda pardon à Dieu de sa faute tout le jour.

Toute réunion, même pieuse, peut être l'occasion de manquer à la charité. Avant et après, on commente, et sans indulgence, les événements du jour, petits et grands. Sainte Elisabeth évitait tout bavardage et ne se montrait prodigue de paroles qu'avec Dieu et les pauvres gens. Elle s'ingéniait à les encourager, à les consoler. Elle fermait également ses oreilles aux médisances, calomnies et louanges menteuses que l'on a coutume de prodiguer aux grands ; aussi elle mérita, dès cette terre, d'entendre les mélodies de l'au-delà. Sur son

lit de mort, un oiseau du paradis vint chanter si suavement que la sainte, elle aussi, se mit à chanter.

L'oisiveté, dit-on justement, est la mère de tous les vices. Ce défaut est facilement celui de ceux dont le pain quotidien est assuré. Sur les murs de l'église inférieure d'Assise, les artistes ont évoqué la longue procession des illustres princesses que l'exemple de S. François entraîna dans les sentiers de la pauvreté. Ces visages ont quelque chose de supra-terrestre, les mains sont délicates, « tendres et inutiles comme des fleurs, » a dit quelqu'un. Non, ces mains de grandes dames ne furent pas inutiles ; elles connurent le travail, à l'exemple de celles de Jésus ; elles se consacrèrent au service des membres souffrants du Christ béni. Avec ses filles d'honneur, sainte Elisabeth filait et confectionnait ensuite des vêtements pour les pauvres. Malade, sur son lit, elle filait encore et ses suivantes étaient obligées de lui ôter la quenouille des mains.

Ces mains donnaient aux malheureux les soins les plus répugnants. Les biographes nous parlent d'une pauvre femme dont la tête était remplie de plaies. En cachette, car on ne l'eût point laissée faire cette besogne, elle coupa les cheveux et pansa les ulcères.

Les lépreux semblent avoir eu ses préférences. On nous dit que l'un d'eux était dans un état si déplorable qu'on l'avait abandonné. La sainte l'apprit, elle lui donna tous les soins nécessaires et le coucha dans son propre lit. Le duc était absent. A son retour, sa mère lui dit : « Viens avec moi, voir ce que fait ton Elisabeth. » Elle le conduisit à la chambre. « Regarde, ajouta-t-elle, ta femme met des lépreux dans ton lit, sans que je puisse l'en empêcher. » Le duc Louis crut tout de même que, cette fois, sa femme avait passé la mesure ; levant la couverture, il vit, au lieu du lépreux, Jésus crucifié. « Je te prie, dit-il aussitôt à la duchesse, de mettre souvent de pareils hôtes dans mon lit. »

III

Celui-là n'a pas tout donné qui n'a, par les bonnes œuvres et la pénitence, sacrifié que son corps. Sur la frontière de la chair et de l'esprit, Dieu a placé deux sens intérieurs : la mémoire et l'imagination qu'il faut aussi lui donner. N'est-il pas fréquent de voir des chrétiens se servir de leur mémoire comme des païens, se réfugier dans leurs souvenirs pour échapper aux tristesses quotidiennes, s'entretenir sans cesse d'épreuves passées, ce qui les rend incapables de remplir leurs devoirs présents ? La mémoire ne doit-elle pas enregistrer d'abord les grâces reçues de Dieu et leur rappel exciter à plus d'amour envers lui ?

Chassée de sa demeure princière, réduite à une extrême détresse, sainte Elisabeth ne cherche pas dans le souvenir de sa vie heureuse à se consoler du présent ; elle se remémore les bienfaits divins à son endroit et la manière dont Dieu l'a gardée jusqu'ici ainsi que la prunelle de l'œil ; c'est pourquoi, s'abandonnant à Dieu, ne veut elle chercher que le royaume des cieux, assurée que le reste lui sera donné par surcroît.

La roue agitée par le cours d'une rivière va toujours, mais elle n'emporte que les eaux trouvées en chemin. La meule d'un moulin tourne sans cesse, mais elle prend ce qu'on lui fournit : de l'orge ou du froment, ou rien. Appliquons-nous donc, à l'exemple de sainte Elisabeth, à remplir notre imagination des mystères du Christ et de sa sainte Passion.

Ce n'est pas tout. Si nous sacrifions à Dieu la plus haute de nos facultés, l'intelligence, il est des épreuves qui ne peuvent être supportées sans esprit de foi. Des chrétiens moins fervents eussent peut-être douté de la Providence ou se seraient résignés avec peine, s'ils avaient dû, comme sainte Elisabeth, se réfugier dans une étable avec, autour d'eux, leurs enfants grelottant de froid et pleurant de faim. La chère sainte, elle, fait chanter le *Te Deum*. Cela suppose un héroïsme peu commun. Cette grande douleur avait été précédée du plus douloureux des sacrifices, celui du cœur. Le cœur de la sainte duchesse était tout à Dieu, elle le lui avait donné enfant et S. Jean l'Evangéliste fut un de ses saints préférés. Epouse, son amour de Dieu ne subit aucun dommage et celui de son époux s'en trouva plus affermi. Fut-il jamais mariage plus heureux, plus parfaite union des volontés ?

Le départ du landgrave pour la Terre Sainte fut un des coups les plus crucifiants, et quand Dieu rappela à lui celui qu'elle aimait plus qu'elle-même, sa réponse fut un généreux *fiat*.

Seule avec ses enfants, elle avait reporté sur eux l'affection tendre qu'elle témoignait au duc Louis. Dans un geste sublime, elle voulut même se détacher de ces affections, et, confiant ces chers petits à des personnes sûres, elle sacrifia ce bonheur qui lui restait. Désormais le Christ Jésus était devenu son tout.

* *

« Le royaume des cieux est encore semblable à un marchand qui cherchait de belles perles. Ayant trouvé une perle de grand prix, il s'en alla vendre tout ce qu'il avait et l'acheta. » Ainsi fit, nous l'avons vu, la grande sainte Elisabeth.

Efforçons-nous, du moins de loin, d'approcher de cette générosité. Estimons par-dessus tout la vie divine que le baptême a déposée en nous. Pour cette perle précieuse, il faut tout vendre, tout sacrifier. Si l'Esprit-Saint nous inspire d'autres renoncements, écoutons sa voix, nous souvenant que tout ce que nous pourrons vendre ne peut être comparé à ce que nous recevrons dès cette vie et, plus encore, dans l'autre, au ciel. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE CÉCILE

(22 novembre)

I

LA PATRONNE DE LA MUSIQUE RELIGIEUSE

> *Cantantibus organis, Cœcilia Domino decantabat.*
> Pendant le chant des instruments de musique, Cécile chantait à Dieu sa prière.

Mes frères,

« *Cœcilia decantabat.* » C'est sans doute cette gracieuse expression que nous lisons dans l'office de sainte Cécile qui fit choisir la glorieuse vierge pour patronne des musiciens, et qui amena les peintres à la représenter vêtue d une robe somptueuse, le visage inspiré, les doigts courant sur un mystérieux clavier... Belle image pour les musiciens, les peintres et les poètes. Les historiens toutefois, plus pointilleux et plus exigeants, lui enlèvent ce clavier de légende, mais gardent tout le reste : son costume, son genre de vie, son genre de mort, car peu de figures dans l'histoire sont connues avec autant de sûreté que notre sainte.

I

Sainte Cécile était une noble romaine. Ayant converti Valérien, son fiancé, et Tiburce, frère de Valérien, refusant de renier le Christ, elle fut condamnée à mort par le préfet de Rome, Almachius. Après avoir survécu au supplice de l'étouffement, elle fut frappée de trois coups de glaive par le licteur et tomba baignée dans son sang, mais n'expira que le troisième jour, et fut assistée à sa mort par le Pape Urbain. Les chrétiens l'ensevelirent dans la sépulture de sa famille, au mausolée de la *Gens Cœcilia,* sur la Voie Appienne. Or, deux fois depuis lors, les reliques de la sainte furent visitées, en 822 par le pape Pascal Ier et en 1599 par le pape Clément VIII. Les deux fois le corps de la sainte fut retrouvé frais et intact, revêtu de sa robe tissue d'or et ensanglantée, dans l'attitude modeste et touchante immortalisée par le marbre de Maderno : la martyre couchée qui offre son âme à Dieu.

Voilà son dernier chant, un chant silencieux, un chant tout spirituel et céleste. *Cœcilia Domino decantabat.* Quel était donc le cantique de cette Reine des musiciens ? Mais c'était sa prière, c'était sa pureté, c'était toute sa vie angélique de vierge chrétienne.

Sans doute, dans sa riche villa, suivant l'usage des maisons patriciennes, on pouvait entendre un orchestre d'instruments de musique. Mais tandis que retentissaient ces airs profanes, *cantantibus organis,* une autre mélodie plus belle faisait vibrer le cœur de Cécile, comme les cordes d'une lyre toute céleste. Elle était si pénétrée, si nourrie de l'Evangile, qu'elle ne cessait de s'entretenir avec Dieu dans les colloques intimes de l'oraison, et c'est l'amour de Dieu qui chantait dans son cœur : *Cœcilia Domino decantabat.*

II

Voilà le modèle qui s'offre à vous tous, m. f., à vous particulièrement, chers messieurs de la chorale.

Qu'avons-nous à faire, ici-bas, tous tant que nous sommes, sinon chanter les louanges de Dieu ? Point n'est besoin pour cela d'être doué d'une voix harmonieuse et souple, ni de savoir déchiffrer de savantes partitions, il suffit de remplir nos devoirs religieux et nos devoirs d'état : alors nos prières arriveront aux oreilles divines comme une douce harmonie, nos actions faites pour Dieu suivant sa loi, monteront vers lui comme un chant de louange. Si les cieux, suivant le mot du Psalmiste, si les créatures inanimées elles mêmes, par leur docilité aux lois du Créateur, racontent la gloire de Dieu, à plus forte raison nos âmes douées d'intelligence et de raison doivent elles reconnaître, célébrer, chanter ses perfections et ses bienfaits !

Les anges ont donc chanté le *Gloria in excelsis,* mais les hommes sont naturellement amenés à leur faire écho en disant : Oui mon Dieu, vous êtes le seul Seigneur, très bon et très grand, le Tout-Puissant et le Très Haut. Nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons, nous vous rendons grâces,... nous voulons que notre reconnaissance monte vers vous comme un cantique de louange, que notre vie tout entière, mise en accord parfait avec votre sainte volonté, s'élève jusqu'à vous comme un hymne d'amour.

Mais à cette louange qu'offre à Dieu toute vie chrétienne, vous ajoutez, chers messieurs de la chorale, la louange du chant religieux. Nulle part l'honneur dû à Dieu ne s'exprime plus parfaitement que dans la liturgie qui fait appel à tous les arts, l'architecture de nos sanctuaires, la peinture et la sculpture de nos images saintes, la pompe de nos cérémonies sacrées, la poésie de nos prières liturgiques, enfin de tous les arts le plus puissant pour remuer l'âme en ses profondeurs, la musique sacrée.

Se grouper dans une phalange exercée et disciplinée pour chanter avec cet art fait d'ordre et de mesure comme tous les chefs-d'œuvre divins, pour chanter de toute sa voix et de tout son cœur la louange divine, est-il fonction plus honorable et plus belle ? — Mais c'est l'office des anges auxquels nous empruntons le *Gloria* et le *Sanctus ;* c'est l'office des chanoines qui ont l'honneur d'être les délégués du clergé pour louer Dieu au nom de tout le diocèse ; c'est l'office des prêtres dont vous devenez les plus précieux auxiliaires. Car si vous ne dites pas la messe, vous y répondez et vous en exécutez les chants ; si vous ne prêchez pas, vous rassemblez l'auditoire attiré par le désir de vous entendre ; si vous ne dites que quelques mots de la prière publique, vous aidez, vous entraînez tout l'élan de la prière, vous saisissez par les sens les

âmes plongées dans le sensible, et par la beauté immatérielle du chant religieux vous les élevez vers l'idéal invisible, vous leur donnez des ailes pour s'envoler vers Dieu. « Je veux que le peuple chrétien prie sur de la beauté, » disait le Pape Pie X qui mit tant de zèle à restaurer le chant d'église. Voilà pourquoi l'Eglise honore la belle musique religieuse. Voilà pourquoi la chorale, qui en suit fidèlement les traditions, tient une place si honorable dans la cathédrale et le diocèse.

Continuez, mes chers amis, à donner votre concours le plus dévoué à cette œuvre, et puisque c'est une œuvre religieuse, remplissez-la avec religion et piété. Que les parents s'empressent de présenter leurs enfants — sur les lèvres desquels Dieu se plaît à entendre la louange parfaite — pour servir à l'autel et mêler leurs voix fraîches et pures à la polyphonie des chœurs. Que les jeunes gens et les hommes soient fiers de s'enrôler dans cette phalange de volontaires pour chanter la gloire de Dieu.

Mais si la chorale tient une belle place dans le chant religieux, elle n'a pas un monopole. Que les jeunes filles — qui ont déjà, comme sainte Cécile et sainte Catherine leurs patronnes, chanté dans leur cœur la louange divine au cours de la retraite si édifiante qu'elles clôturaient ce matin — chantent aussi dans la nef et que leur chœur de chant rivalise avec la chorale pour l'édification des fidèles et la gloire de Dieu.

* *

Puisque sainte Cécile nous l'enseigne par sa vie et par sa mort, et par son patronage posthume, renouvelons tous notre résolution de servir et de louer Dieu : *Domino decantabat*. Que tout en nous, comme en elle, se reprenne, se remette à monter vers le divin Maître comme une louange pieuse, comme un saint cantique, nos cœurs, nos voix et nos œuvres, *corda, voces et opera. Amen.*

II

VIERGE, APÔTRE, MARTYRE

Mes frères,

Sainte Cécile incarne un triple idéal de pureté, d'apostolat, de force. Nos martyrologes et nos livres liturgiques disent : « Sainte Cécile, vierge et martyre. » Si le mot n'était pas réservé aux premiers disciples de Notre-Seigneur dans la langue liturgique, ils auraient pu intercaler celui d'apôtre : Sainte Cécile, vierge, apôtre et martyre.

Cette triple auréole la détache bien en lumière sur l'assemblée des vierges et des martyrs.

Les Romains lui ont voué un culte fait de tendresse et de ferveur. Tous les pèlerins de Rome vont se recueillir et entendre la messe aux catacombes de la Voie Appienne, là où reposa le corps de la chère sainte. Et ceux qui se sont mêlés aux manifestations de la piété romaine se rappellent avec émotion cette fête à Ste-Cécile du Transtévère, la foule qui envahit l'église, la prière dans le parfum des fleurs et dans l'étincellement des mosaïques, devant la sainte Cécile martyre de Maderno ou la sainte Cécile virginale d'Aureli, devant surtout les sarcophages de sainte Cécile, de S. Valérien et de S. Tiburce.

Unissons-nous aujourd'hui à cette dévotion de toute une cité, de notre cité de catholiques, dans une même admiration et un même hommage à sainte Cécile, vierge, apôtre et martyre.

I. — *Vierge*

Sainte Cécile se rattachait par sa naissance à ce que Rome comptait de plus illustre. En remontant dans sa généalogie, elle pouvait énumérer avec orgueil jusqu'à dix-huit consuls, honorés du triomphe pour leurs victoires sur les ennemis de l'Empire et de la Ville. Mais à cette gloire civique et militaire de l'aristocratie patricienne qu'elle représentait, sainte Cécile ajouterait un resplendissement impérissable, et d'abord celui de la virginité.

Il nous arrive de gémir sur le matérialisme et le sensualisme de notre époque. Nous avons raison. Mais n'oublions pas que pour en mieux donner l'idée, nous avons accoutumé de dire que notre société redevient païenne.

Le paganisme romain avait mis le vice sur ses autels. Il honorait les dieux et les déesses de la volupté. On ne peut se faire une idée de la perversion d'un monde où le mot « bonheur » ne pouvait être que synonyme de « plaisir ».

Sur cette pourriture, Cécile croît comme un lis : *sicut lilium*. Son âme est plus blanche encore que le blanc carrare d'Aureli qui symbolise si bien sa virginité.

Comme toutes les âmes privilégiées, dès l'âge le plus tendre elle voue à Dieu sa chasteté. Elle ne partagera jamais son cœur. Elle l'a donné tout entier et irrévocablement à Dieu.

Mais ses parents nourrissent d'autres ambitions. Ils lui destinent un jeune homme de son rang et que sa loyauté rend digne d'elle. Pour obéir à ces volontés paternelles, il lui faut accepter la main de Valérien.

Elle ne veut pourtant pas renier sa parole. Celle-là est plus sacrée que toutes les autres. Elle l'a donnée à Dieu.

Avec toute la délicatesse d'une âme pure, elle explique au jeune païen que les hommes l'ont contrainte de prendre pour époux sa secrète et mystérieuse alliance avec Dieu : « Valérien, je suis sous la garde d'un ange qui veille sur ma virginité ; fais donc en sorte d'éviter la colère de Dieu. »

Bien que païen, Valérien est un trop beau caractère pour se buter et s'exaspérer à ces paroles. Il sait trop quelle âme droite et pure est celle de son épouse. Il s'ouvre au contraire à l'explication de ces paroles étranges pour lui.

Et le charme le gagne de cette parole conquérante. Il l'aime jusque-là, jusqu'au sacrifice de ce que le monde appelle l'amour et qui n'est pas

l'amour. Il se laisse initier comme un enfant au mystère de la régénération chrétienne et c'est par là qu'il lui prouve son amour, en acceptant le baptême et en respectant son vœu.

A la fin du xvi[e] siècle, en 1599, les travaux que nécessitaient la restauration de la basilique de Ste-Cécile, mirent à jour le corps de la vierge romaine. Les siècles n'avaient pas altéré son intégrité. On put voir encore sur son cou les cicatrices des blessures que le glaive du licteur y avait faites.

Miraculeuse apothéose de sa virginité. Comme Valérien au soir des noces, la terre avait respecté la dépouille de la vierge. Elle était pâle et fraîche comme celle du mort qu'on vient d'ensevelir.

C'est à ces héroïsmes de pureté que le monde païen doit d'avoir pu sortir de son cloaque. Il faut de ces extrémistes de la vertu pour régénérer la société. Et encore aujourd'hui, toutes ces vierges des cloîtres que le monde juge inutiles et toutes ces âmes saintes qu'il estime folles, purifient de leur vertu les miasmes empoisonnés qui montent d'une masse paganisée qui croupit dans son sensualisme païen.

II. — *Apôtre*

Il est dans l'office de sainte Cécile un mot joli, mais presque intraduisible. L'Eglise compare cette vierge à une abeille industrieuse : *apis argumentosa*. Elle l'appelle ainsi à cause de son influence sur Valérien son époux et sur son beau-frère Tiburce, qui amena leur conversion.

Son industrie, ce fut avant tout sa grâce, son charme, sa douceur, d'un mot, le rayonnement de sa pureté.

Car si nous parlons de sainte Cécile apôtre, ce n'est pas qu'elle ait pris la parole dans l'assemblée des chrétiens réunis dans les catacombes. S'il en avait été besoin, l'ordre de S. Paul à l'Eglise de Corinthe aurait réglé le rôle de la femme dans les autres communautés chrétiennes : *Mulieres in ecclesiis taceant* (I Cor., xiv, 34). Mais la parole publique n'est pas le seul moyen d'ébranler les âmes.

Nous avons vu déjà le merveilleux résultat de ses entretiens sur la destinée de son époux. Pris par sa parole, Valérien alla trouver le pape Urbain dans les catacombes de la Voie Appienne et lui demanda le baptême. Quand il revint vers son épouse, sa foi reçut la récompense promise : Cécile priait et près d'elle se tenait son ange qui l'investissait d'une divine splendeur.

Conquête contagieuse ! Il y a des secrets de famille qu'on ne peut taire. Tiburce, le frère de Valérien, apprend ce qui se passe. Lui aussi demande à être initié. Et l'abeille industrieuse reprend auprès de lui son travail d'instruction dans la foi chrétienne. Et bientôt c'est un second baptisé que son zèle donne à Dieu.

Et à ces deux enfants de sa pureté et de son sacrifice elle a communiqué la flamme de sa foi. Dénoncés à la vindicte du préfet Almachius, il ne rougissent pas de leur baptême. Tous deux meurent martyrs et l'Eglise célèbre leur mémoire le 14 avril, comme elle fête en ce jour sainte Cécile, leur mère dans la foi.

C'est plutôt en plaisantant que l'on cite aujourd'hui le vieil adage : « Ce que femme veut, Dieu le veut. »

Et pourtant il est bien vrai qu'il émane de la femme, de sa grâce, de sa faiblesse, de son désintéressement, un ascendant presque irrésistible pour le bien comme pour le mal. Malheureusement, si elle sait s'en servir pour contenter ses caprices et obtenir ce qui la flatte, il semble qu'elle ait perdu conscience de cette force pour les intérêts supérieurs de son époux et de son foyer. Il est des chrétiennes qui ont ramené aux pratiques religieuses de leur enfance et maintenu dans le devoir des hommes qui jusqu'alors avaient abandonné le bon Dieu. Mais combien plus nombreuses hélas ! celles qui abdiquent sous le prétexte qu'il ne faut pas troubler la bonne harmonie du ménage !

Et pourtant c'est là sur son époux d'abord, sur ses enfants ensuite, que la femme doit faire valoir le talent qu'elle a reçu de Dieu. Et elle aussi, avant tout, par son exemple, par sa douceur, par l'élévation de ses sentiments. Travail d'abeille dans la ruche, travail imperceptible, travail sans arrêt qui amène la grâce de Dieu jusqu'au cœur de ceux qu'on aime et qui vous aiment.

Le monde perdu au début par la femme, doit être sauvé continuellement par elle. On parle beaucoup aujourd'hui de l'Action catholique féminine. On l'a organisée pour tous les âges et pour toutes les conditions. Mais son milieu normal et premier, c'est assurément celui de la famille, où la femme doit à ses qualités natives de faire régner la vertu.

III. — *Martyre*

De pareils miracles ne s'obtiennent pas sans le sacrifice.

Sainte Cécile paierait de son martyre les âmes qu'elle venait de racheter.

Son arrestation suivit de près celle de Valérien et de Tiburce.

La persécution s'accompagne toujours de spoliation. Elle est avide de richesses comme de sang. Elle vit de ses victimes aujourd'hui comme autrefois.

Cécile fut d'abord sommée par le préfet de Rome de lui livrer ses biens. La proie était de prix. C'était la richesse des Cœcilii et des Valerii qui allait alimenter cette fois le trésor public et le sien.

Mais Cécile, dans l'esprit de détachement des jeunes communautés chrétiennes, avait depuis longtemps fait la part des pauvres. Colère du préfet : la force lui donnera, pense-t il, ce que les ordres ne peuvent obtenir.

Il la fait jeter dans la salle des bains, pour qu'elle cède sous la menace d'être consumée par

les vapeurs embrasées. Il ne sait pas qu'un ange veille sur sa vie comme il veillait sur la pureté de son âme. Un jour, une nuit de cette torture, et on la retrouve saine et sauve comme dans sa chambre.

Alors on va recourir à un moyen radical. Il a toujours réussi jusqu'ici. Elle aura la tête tranchée.

Mais le licteur préposé à cette besogne barbare la frappe trois fois de son glaive, sans pouvoir lui donner le coup décisif.

Trois jours encore elle vivra, remerciant Dieu de l'honneur qu'il lui avait fait, le bénissant d'avoir fécondé sa virginité des martyrs qui l'avait précédée et qu'elle allait rejoindre.

Elle continuait dans son cœur l'hymne de joie et de reconnaissance qu'elle avait commencé au milieu des concerts profanes de son festin nuptial. Elle allait le joindre aux hymnes que les anges, les frères de son âme et de sa vie, font retentir à la gloire du Dieu de toute sainteté.

Dans la basilique de Ste-Cécile, au Transtévère, on peut voir encore les restes du caldarium où la martyre subit le supplice de la suffocation. On les rencontre à l'entrée, sur la droite. On les a gardés dans leur cadre primitif : on les voit dans la nudité et l'état de ruines qu'on vient de mettre à jour.

Puis on suit la foule. On va vers la Confession. On descend dans cette crypte où reposent les reliques de sainte Cécile, de Valérien et de Tiburce, et qui ruisselle de lumière et brille de toutes ses mosaïques, une des plus riches que possède la cité des martyrs.

Quel contraste avec la froideur des murs du caldarium, que ces chaudes et brillantes couleurs des mosaïques de la Confession !

Mais jusque dans cette disposition, il y a comme un symbole du martyre de sainte Cécile. On n'arrive à la gloire que par la souffrance et le sacrifice. On n'achète les âmes que par la croix.

Dernière leçon, mais aussi la plus haute, de l'histoire de sainte Cécile.

* *

L'imagerie religieuse de sainte Cécile reproduit rarement aujourd'hui les scènes de sa vie, telle que je viens de vous la raconter. Elle est pour nous la reine de l'harmonie et la patronne des musiciens. De ses doigts agiles et fins, elle touche un clavier et semble mener le chœur des louanges de Dieu.

Cette iconographie et ce patronage s'inspirent des Actes de la sainte, que nous retrouvons dans les antiennes de sa fête : « Au milieu des concerts d'instruments, Cécile la vierge chantait à Dieu seul en son cœur et disait : Que mon cœur et mes sens demeurent purs, ô mon Dieu, et que je ne sois pas confondue ! »

Vous le voyez, les chants de sainte Cécile au Seigneur, c'était d'abord l'hymne d'une vie sainte et pure, dans l'harmonieux accord de son âme aux volontés de Dieu.

Il est bien que vos fanfares et vos voix l'acclament aujourd'hui, puisqu'elle est votre patronne.

Mais surtout, m. f., mettons notre vie à l'unisson de ces chants, afin d'en faire aussi une louange qui ne s'interrompe pas à la gloire de Dieu seul. Qu'elle soit plus pure que le timbre de vos instruments, plus ardente que votre joie, plus forte que vos chants. En un mot, qu'elle reproduise, suivant votre état, la pureté, le zèle, la force de sainte Cécile, vierge, apôtre et martyre ! Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. JEAN DE LA CROIX

(24 novembre)

SA VIE ET SON ŒUVRE

Mes frères,

La prière que l'Eglise fait à Dieu, en cette fête de S. Jean de la Croix, nous montre assez quelles vertus elle entend honorer et proposer à notre imitation en cet illustre fils de sa sainteté. « O Dieu, dit-elle, qui avez donné à S. Jean, votre confesseur, l'amour de la croix et l'abnégation de lui-même, faites que, cherchant à l'imiter, nous parvenions à la gloire éternelle. » Ainsi elle nous offre en la personne du grand mystique de l'Ordre du Carmel, le modèle et le maître du programme crucifiant tracé par le Christ : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix, qu'il me suive ! »

Aussi bien, le nom qu'il porte et qu'il choisit, contient toute cette austère doctrine. Il le prit au début de son œuvre de réforme, quand il inaugura cette réforme à Durvelo par le renouvellement de sa profession religieuse avec le P. Antoine de Heredia et le Fr. Joseph. Le Père Antoine s'appela depuis lors Antoine de Jésus, lit on dans la vie abrégée de notre saint (par les soins des Carmélites de Paris, édit. Oudin 1911), notre Bienheureux Père choisit le nom de Jean de la Croix, et le Fr. Joseph se nomma Joseph du Christ, en sorte qu'ils composèrent à eux trois un *Jésus-Christ crucifié*.

Et son image la plus répandue nous le fait voir contemplant la croix étendue sur ses deux bras croisés sur sa poitrine.

Ne vous étonnez donc pas que, pour honorer comme il convient celui que nous fêtons aujourd'hui, je m'essaie à vous présenter dans ce panégyrique, à travers sa vie et son œuvre, ce passionné de la croix et du renoncement. La leçon de ce héros du détachement total sera sans doute dure à nos oreilles : *durus est hic sermo*... Mais ne serait-ce pas justement parce que nous avons davantage besoin de l'entendre ?

I. — *Sa vie*

D'un grand quart de siècle plus jeune que sainte Thérèse, dont il allait être le coopérateur dans

l'œuvre de la Réforme du Carmel, S. Jean de la Croix vint au monde, lui aussi, en Castille, près d'Avila, à Hontiberos, en 1542, vraisemblablement le jour de la fête de S. Jean-Baptiste [1].

Sa famille était ruinée et bien déchue de sa gloire passée, renommée qu'elle s'était acquise dans les armes et dans le commerce. Son père, Gonzalo de Xérès, n'était plus qu'un modeste tisserand. Mais ses enfants, élevés par une sainte mère, Catherine Alvarez, allaient redorer d'une gloire plus éclatante le blason familial : des deux survivants sur trois, l'aîné, François, mourut en odeur de sainteté, et le plus jeune deviendrait S. Jean de la Croix.

De sa prime jeunesse nous ne retiendrons que les interventions miraculeuses de Marie qui l'arrachent à la mort. Deux fois il risque de se noyer ; deux fois la Sainte Vierge le sauve. Il en gardera toute sa vie une tendre dévotion à Marie, qui sera l'onction et la douceur de son existence toute de renoncement et d'austérités.

C'est à Medina del Campo, où la famille est venue habiter après la mort du père, qu'il fait l'apprentissage de ces abnégations, et dès l'âge de douze à treize ans. Il se mit à l'hôpital de Medina au service des pauvres et des malades. Il les secourait tous dans leurs souffrances, nous disent ses historiens, avec une exactitude et une vigilance irréprochables, sans jamais leur donner lieu de se plaindre de lui et sans exercer jamais la patience d'aucun d'eux par sa négligence et ses oublis, afin qu'ils pussent la réserver et la dépenser tout entière à souffrir les douleurs et les peines de leur maladie.

Parallèlement à ces devoirs charitables, il menait de front ses études, dans des conditions d'austérité qui épouvantent : déjà il n'avait pour lit qu'un fagot de sarments où il ne s'étendait que vaincu par le sommeil.

Ainsi préparé, il entrait à vingt-et-un ans au couvent de Ste-Anne, que les Carmes de l'Observance venaient de fonder à Medina. On y pratiquait une règle corrigée et mitigée, telle que le pape Eugène IV l'avait approuvée. Ce n'était pas assez au gré du jeune religieux, et avec l'autorisation de ses supérieurs, il revenait à l'observance de la règle primitive, dont le texte lui était tombé entre les mains.

Mais ses aspirations le portaient encore à une vie plus austère. Il rêvait d'une séparation radicale du monde et d'une retraite absolue. Il pensa que la Chartreuse lui permettrait d'atteindre ces sommets où le poussait le souffle d'en-haut.

C'est alors qu'eut lieu sa rencontre avec sainte Thérèse, qui décida de son avenir. Sainte Thérèse venait d'entreprendre à Avila la réforme des Carmélites. Mon Père et mon fils, lui dit-elle, prenez patience et renoncez à la Chartreuse, maintenant que nous nous occupons de préparer une réforme dans notre Ordre même. Je sais que vous y goûterez une grande consolation, parce que vous y trouverez l'entier accomplissement de tous vos désirs.

Et ce fut le début de la réforme des Carmes, parallèle à celle des Carmélites. Le premier noviciat s'ouvrit à Durvelo, en 1568. On ne peut s'empêcher de songer à Bethléem en relisant, dans les mémoires de sainte Thérèse *(Les Fondations,* chap. XIII), la description pittoresque de ce premier noviciat de la Réforme « Il y avait un porche assez raisonnable, une chambre avec son galetas, et une petite cuisine. Voilà en quoi consistait ce bel édifice. Après l'avoir considéré, je crus que l'on pouvait faire de ce porche une chapelle, un chœur de ce galetas et un dortoir de la chambre... Il y avait aux deux côtés de la chapelle deux petits ermitages où on ne pouvait demeurer qu'assis ou couché. Il y faisait si froid qu'il avait fallu y mettre quantité de foin. Le plafond était si bas qu'on y touchait presque de la tête ; et deux petites fenêtres regardaient sur l'autel ! »

Le jeune Carme en quête d'austérité plus grande et en rêve de Chartreuse, était servi à souhait.

L'œuvre qu'il entreprenait allait combler ses désirs dont on se rappelle l'héroïque formule : souffrir et être méprisé pour le Christ.

Il souffrirait de toutes les austérités effrayantes qu'il s'imposerait pour donner l'exemple du retour à la pureté de la regle primitive. Surtout il serait méprisé pour sa prétention et son audace à réformer les Carmes de l'Observance. Lui, le recteur des écoles de philosophie et de théologie d'Alcala et de Zaega ; lui, qui avait occupé les premiers postes, successivement prieur, définiteur et vicaire provincial ; lui, ravi en extase avec sainte Thérèse et maître de Satan qu'il chassait des possédés, il allait mourir dans une demi-disgrâce, plus douloureuse que tout à son cœur, après avoir subi de la part de ses frères des oppositions, des avanies, voire des tourments qui seraient la rançon de sa sublime mission accomplie.

C'était le 14 décembre, à Ubeda. Il avait alors 49 ans.

Dans son agonie, il prononça ces mots : « Dieu soit béni ! Comme je me trouve bien ! » Au milieu des souffrances et des humiliations de sa vie, il n'avait pas eu d'autre pensée. Et pourtant elle se déroula dans de telles épreuves physiques et morales qu'on ne pourrait le croire, si elles ne nous étaient rapportées par les documents historiques les plus authentiques.

II. — *Son œuvre*

Son œuvre ne rend pas un autre son.

On sait qu'elle est une des plus grandes de la théologie mystique, le pendant dans cet ordre de

[1] Un incendie détruisit complètement, le 2 juillet 1546, son église paroissiale et avec elle les registres qu'elle contenait. Pour déterminer approximativement le jour de la naissance de S. Jean de la Croix, on se base sur la coutume espagnole de donner à l'enfant le nom du saint du jour de sa naissance.

la Somme de S. Thomas, si bien que pour marquer le III[e] centenaire de sa mort, le Souverain Pontife Pie XI a voulu décerner à S. Jean de la Croix le titre de Docteur de l'Eglise.

Elle a provoqué la curiosité non seulement du monde catholique, mais encore du monde de la pensée tout court. Il n'y a pas si longtemps, un livre d'un universitaire sur S. Jean de la Croix a fait grand bruit. Malheureusement, comme l'engouement de certains profanes pour S. François, cette incursion de purs intellectuels dans le domaine de la mystique de S. Jean de la Croix aboutit souvent à des contre-sens d'une déplorable incompréhension. Un Baruzi n'a-t-il pas été jusqu'à écrire : « Jean de la Croix est moins éloigné qu'on ne le pourrait croire de l'attitude protestante essentielle » ? Et encore : « Jean de la Croix est totalement étranger à la fadeur que l'expression de Bon Jésus a prise dans la littérature dévotieuse. »

Ah oui ! si l'on entend par littérature dévotieuse le sentimentalisme de certains livres de piété ou les élucubrations d'esthètes romantiques, rien n'est plus étranger à cette dévotion que la doctrine de S. Jean de la Croix. Car cette doctrine nous ramène à l'Evangile authentique. C'est la doctrine du renoncement : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix et qu'il me suive ! »

C'est la conclusion qui se dégage de toutes ses œuvres.

Malheureusement, comme celles de sainte Thérèse, plus peut-être encore que celles de sainte Thérèse, elles sont inconnues même des chrétiens, pour qui elles seraient d'une lecture facile et profitable. On vit sur un préjugé : *La Montée du Carmel, La Nuit obscure, La vive flamme d'amour, Le Cantique spirituel,* livres fermés, au seul usage des Carmes et des Carmélites et tout au plus de leurs tertiaires de choix ! Et les meilleurs en restent à ce que Baruzi appelait tout à l'heure, avec quelque dédain, la littérature dévotieuse.

A l'usage de ceux-là, S. Jean de la Croix lui-même a résumé en quelques fortes maximes, qu'on ne citera jamais assez, cette fondamentale doctrine du renoncement à toutes choses qui caractérise son œuvre comme sa vie.

Au lieu d'analyser ses livres les uns après les autres, mieux vaut, m. f., pour vous laisser une forte impression de la nécessité de l'*abneget semetipsum* et vous donner le désir d'ouvrir l'une ou l'autre des œuvres de S. Jean de la Croix à vos heures de méditation, mieux vaut, dis-je, vous rappeler ici ces maximes, dont le P. Berthier déclarait : « Nul législateur, nul philosophe n'a rassemblé dans un ouvrage de poésie des vérités comparables à celles que notre saint auteur présente dans l'étendue de ces douze vers [1]. »

[1] Cité par le R. P. Cazes, O. P. (*Revue des Jeunes*, 10 nov. 1926).

Pour parvenir à goûter tout, ne désire avoir goût en rien.
Pour parvenir à posséder tout, ne désire posséder quelque chose en rien.
Pour parvenir à être tout, ne désire être quelque chose en rien.
Pour parvenir à ce que tu ne goûtes pas, passe par ce qui ne flatte pas ton goût.
Pour arriver à ce que tu ne sais pas, passe par ce que tu ignores.
Pour avoir ce que tu ne possèdes pas, il faut passer par ce que tu n'es pas.
Pour devenir ce que tu n'es pas, tu dois passer par ce que tu n'es pas.
Lorsque tu t'arrêtes à quelque chose, tu cesses de te jeter dans le tout.
Et quand tu seras arrivé à la possession du tout, tu dois te retenir en ne voulant rien.
Car si tu veux avoir quelque chose dans le tout, tu n'as pas ton trésor tout pur en Dieu.

Quand S. Jean parlait de Dieu aux religieux et aux Carmélites de la Réforme, il lui arrivait souvent de leur dire avec force : « Volons sur les hauteurs. Que faisons-nous ici-bas ? Allons à la vie éternelle ! »

Mais pour voler ainsi sur les hauteurs, il faut d'abord détacher nos pauvres ailes de cette terre où les retient la glu de tous les égoïsmes, de toutes les vanités du monde, de toutes les sensualités.

* *

Il ne manque pas d'âmes qui aspirent à une noble et sainte vie. Malheureusement ces aspirations demeurent toujours à l'état de désirs. Le courage leur manque pour couper les amarres qui leur permettraient de gagner le large.

Du moins les Tertiaires du Carmel, qui veulent dans le monde suivre d'aussi près que possible S. Jean de la Croix et ses généreux disciples, se doivent d'entrer à la suite de leur Père dans cette voie du renoncement.

Et par leur exemple ils deviendront dans notre monde moderne, qui en a tant besoin, des chefs de file, en qui Notre-Seigneur reconnaîtra ses vrais disciples.

Notre société aussi a besoin de réforme, d'une réforme plus urgente encore que l'Ordre des Carmes de l'Observance au XVI[e] siècle. Il faut des généreux et même des héroïques qui l'aident à rebrousser chemin pour reprendre la voie de son salut et de son bonheur. Et sur qui Dieu peut-il compter pour cette tâche nécessaire et urgente, sinon, d'abord, sur ceux qui ont choisi S. Jean pour leur Père et leur Maître ?

POUR LES DIMANCHES DE L'AVENT

I

JÉSUS-CHRIST ATTENTE DES SIÈCLES

Ipse erit exspectatio gentium.
Il sera l'attente des nations.
(Gen., XLIX, 10).

Mes frères,

Nous entrons dans ce temps de l'année ecclésiastique qui s'appelle l'Avent. Pourquoi ces qua-

tre semaines qui servent comme de préface à la fête de Noël? Pourquoi le demi-deuil qui se remarque dans les chants, dans la couleur des ornements sacrés, dans les cérémonies de la messe?

L'Eglise nous reporte à l'époque où le Fils de Dieu n'était pas encore venu sur la terre. Elle nous met à la place des hommes qui ont vécu à cet âge du monde. Elle nous fait partager leur tristesse, vivre de leur espérance, soupirer de leur attente. Tandis que, par les emprunts faits aux Livres Saints, elle nous rappelle la promesse et les prophéties relatives au Rédempteur, par les prières de la liturgie elle nous redit les appels désespérés des Prophètes en présence des désordres de la terre.

Que le Messie ait été l'objet de l'attente continue du peuple juif, il n'y a rien là de surprenant, puisque la promesse faite à Adam, renouvelée à Abraham, à Jacob, se transmettait de génération en génération, au sein d'Israël, et que toute l'histoire de la nation juive s'appuyait sur cette promesse et s'expliquait par elle.

Mais le Christ a-t-il été « l'attente des nations, » comme l'avait dit Jacob? Voilà la question à laquelle je veux répondre.

Eh bien oui! l'attente du Messie a été universelle. Inévitablement, dans la triple action du temps, de l'ignorance et des passions, l'idée messianique a subi la triple injure de la mutilation, de l'altération et du changement. Mais sous la forme de mythe, elle se retrouve partout comme un souvenir et comme une espérance : un souvenir, car elle n'a son explication que dans un fait passé ; une espérance, car elle n'a son terme que dans un événement futur. C'est le souvenir d'une grande ruine, d'une grande faute, d'une grande peine ; c'est l'espérance d'une grande réparation, d'une grande expiation, d'une grande consolation.

I

Interrogeons l'Orient d'abord.

Assise à l'ombre de ses pyramides, l'Egypte attend : Isis, la mère des hommes, mettra au monde un fils, Horus, et celui-ci terrassera le serpent Typhon, en qui s'est personnifié l'ennemi du genre humain.

En marche à travers les champs de bataille, la Perse attend : Mithra, le médiateur suprême, triomphera d'Arimin, l'esprit malfaisant, et réunira l'empire sous un même sceptre.

Immobile en sa vieille civilisation, la Chine attend : « J'ai ouï dire, écrit Confucius, que, dans les contrées occidentales, il surgira un saint homme, qui viendra du ciel et aura tout pouvoir sur la terre. » Et le fondateur de la religion chinoise célèbre la venue de ce « véritable saint » en des accents dignes des prophètes.

Même doctrine au Thibet, en Cochinchine, au Tonkin, dans le Siam, à Ceylan, au Japon. Partout on attend un être céleste et miraculeux qui rétablira l'ordre troublé. Lui seul peut honorer dignement la majesté du Dieu souverain du ciel.

Dans l'Inde, on attend un docteur universel qui dissipera les ténèbres et enseignera la vérité. La terre se plaint de ce qu'elle s'enfonce dans l'abîme, sous le poids des iniquités accumulées du genre humain; et Vichnou la console en lui promettant un très saint qui l'affranchira de la puissance du mal. Il va même jusqu'à affirmer que ce Sauveur naîtra dans la maison d'un berger, qu'il offrira un sacrifice et fera régner partout la justice.

La Chaldée professait qu'il naîtrait d'une vierge et, soit souvenir de la prophétie de Balaam, soit résultat des relations avec les Juifs, elle s'attendait à être conduite à son berceau par une étoile.

Ainsi tout l'Orient : Egypte, Chine, Inde, Chaldée, attendait un libérateur, et il l'attendait, chose digne d'attention, de l'Occident.

II

Le même souvenir, la même espérance vivent au sein des peuples de l'Occident, avec cette différence qu'ici on a les yeux fixés vers l'Orient.

Dans les Gaules, jusqu'au fond des forêts druidiques, cette attente faisait battre le cœur de nos ancêtres. On dirait qu'ils connaissaient la prophétie d'Isaïe, annonçant que le Sauveur qu'ils attendaient devait naître d'une vierge. Ils se prosternaient d'avance aux pieds de cette vierge « qui devait enfanter. » Ils lui élevaient des autels. On en a trouvé à Chartres, à Châlons-sur-Marne, à Autun, à Dijon, avec cette inscription : « *Virgini pariturœ Druides,* » et un autre porte celle-ci : « *Matri futurœ Dei nasciturœ.* A la future Mère du Dieu qui doit naître. » Est-ce en prévision ou en récompense de ce culte anticipé des Druides, que la T. S. Vierge a témoigné une prédilection si marquée pour notre patrie?

Mais c'est surtout à Rome que l'attente se précise. « On était généralement persuadé, dit Tacite, *sur la foi d'anciennes prophéties*, que l'Orient allait prévaloir et qu'on ne tarderait pas à voir sortir de la Judée ceux qui régiraient l'univers. » — « Tout l'Orient, dit à son tour Suétone, était plein du bruit de cette *antique et constante opinion* qu'il était dans les destins que, vers ce temps, on allait voir sortir de la Judée ceux qui régiraient l'univers. »

Dans ces conquérants qui viendront de la Judée, Cicéron voit des hommes pacifiques : « En ce temps-là, dit-il, il n'y aura, dans toutes les nations et dans tous les siècles, qu'une seule loi, perpétuelle et éternelle ; et un seul maître, un seul empereur, Dieu.

Virgile, d'une hauteur où il n'a été dépassé que par les prophètes, chante en des vers devenus célèbres le nouvel âge d'or, la révolution des siècles annoncée par la Sibylle de Cumes, événements accomplis à la descente du ciel d'un enfant qui rénovera la surface de la terre par la justice et la paix. A la manière d'Abraham et des prophètes, il va même jusqu'à désirer de vivre jusqu'à cette époque fortunée :

O mihi tam longa maneat pars ultima vitæ!
(Eglogue IV).

III

Ainsi la prophétie de Jacob s'est pleinement réalisée : du Nord au Midi, de l'Orient à l'Occident, sur tous les points du globe habités, ce fut un cri unanime, l'appel à un Rédempteur et l'attente universelle de son avènement.

D'où est venu cet accord des peuples de l'univers ? Il est humainement inexplicable. Comment les hommes, en effet, qui n'avaient aucun droit à être rachetés, relevés de leur déchéance, auraient-ils attendu un Rédempteur, surtout un Rédempteur divin, à moins d'une promesse divine ?

Car c'est bien après un Rédempteur divin qu'ils soupiraient. C'est bien l'Homme-Dieu qui était l'objet de l'attente des païens autant que des Juifs. On n'en peut douter quand on pense à l'origine extraordinaire, aux titres, aux noms qu'on lui attribuait, à la mission qu'il devait accomplir. Deux mots expliquent tout cela : le Sauveur enseignerait la vérité et réhabiliterait la race humaine, œuvres qui n'étaient possibles qu'à un envoyé de Dieu, Dieu lui-même.

Tels étaient donc les sentiments de l'antiquité à l'égard du Rédempteur à venir. Et, remarquez ce contraste : c'est ce même Homme-Dieu, dont la pensée, dont le désir, dont le besoin, dont l'attente remplit toute l'histoire antique, c'est lui à l'endroit duquel nos contemporains se montrent si indifférents, dont notre société actuelle prétend pouvoir se passer et qu'elle se refuse à connaître, comme s'il n'était pas aussi nécessaire, aujourd'hui comme hier, aux individus et aux peuples.

* *

Ah ! m. f., nous qui avons été bercés dans sa connaissance et dans son amour, nous qui avons épelé les lettres de son Nom béni depuis notre première enfance, promettons-nous de ne l'oublier jamais dans la pratique journalière de notre vie ; préparons-lui en nos cœurs, durant ces jours d'Avent, un avènement de grâce plus entier ; et conscients du bienfait de son règne intérieur, redisons-lui avec la Sainte Eglise, dans toute la sincérité et l'ardeur de nos désirs : « Venez, Seigneur, venez ; venez pour nous délivrer ; venez pour nous enlever le joug de notre captivité ; venez pour établir sur tous, hommes et nations, votre doux empire. » Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES EVANGÉLIQUES

LIII

SAINT JOSEPH

C'était au temps des Patriarches. Un fils de Jacob, que la haine de ses frères avait livré aux Egyptiens, avait réalisé à la cour des Pharaons une fortune considérable ; il avait acquis la première place, après le souverain, dans le royaume. Mais surtout en des circonstances mémorables, il avait sauvé d'abord l'intégrité de sa vertu, puis, plus tard, le peuple menacé de la famine.

Cet homme s'appelait Joseph et les plus éminents écrivains ecclésiastiques s'accordent à le saluer comme un annonciateur prophétique d'un autre Joseph, qui serait chargé par Dieu de veiller sur l'enfance de Jésus. S. Bernard, notamment, a signalé, dans l'existence des deux Joseph, une ferveur égale pour la pureté et une transmigration en Egypte. S. Bernardin de Sienne ajoute ce trait que si le premier Joseph procura à ses subordonnés le pain matériel dont ils allaient manquer, le second leur prépara, quoique indirectement, le Pain immortel qui mène à l'éternité.

I

Celui qui devait s'unir à Marie par une chaste alliance était le principal héritier des droits royaux dans la famille de David. Lorsque la Sainte Vierge fut amenée par son âge à quitter le Temple où elle avait été élevée et que le grand-prêtre s'occupa de lui trouver un époux, l'attention du pontife se tourna du côté de cet homme, dont chacun louait les vertus.

Une tradition, popularisée par maints tableaux des Primitifs et de la Renaissance, raconte que, pour fixer leur choix entre les divers prétendants à la main de la jeune fille, les prêtres en appelèrent à Jéhovah. Devant le sanctuaire ils déposèrent une série de verges dont chacune portait le nom d'un candidat. Et, le lendemain matin, le bâton de Joseph, seul, se trouva miraculeusement chargé de fleurs. Peut-on imaginer plus gracieux symbole et plus délicate poésie ?

Mais avant que s'accomplissent les rites nuptiaux, une épreuve cruelle attendait les deux fiancés, car le Seigneur se plaît à vérifier par la souffrance la valeur des âmes qu'il chérit le plus. Après la visite de l'ange Gabriel à la Vierge, S. Joseph devint soucieux. Il était trop juste pour laisser libre cours à des soupçons sans doute injustes, mais, malgré lui, un trouble envahissait son âme. Ce qui peinait surtout sa loyauté, c'était qu'il ne savait quelle conduite il devait, en conscience, tenir. Dénoncer aux autorités Marie, comme le prescrivait la loi mosaïque, lui paraissait d'autant plus odieux que la vertu de sa fiancée était universellement connue. Garder le silence sur ce qui avait les apparences d'une faute, lui semblait une infraction grave aux règles établies par Dieu lui-même. Son doute portait sur le double point de vue du droit et du fait.

Pour se tirer d'embarras, il se résolut à un moyen terme : il décida de renvoyer son épouse sans en parler à personne. Et la chose allait se réaliser lorsque le Seigneur, qui n'abandonne jamais ses serviteurs, vint au secours du malheureux. Par ordre du Très-Haut, un ange révéla à Joseph que le mystère de l'Incarnation, depuis si longtemps annoncé par les prophètes, venait de se réaliser enfin. Et depuis lors aucun nuage ne voila plus l'horizon céleste des deux conjoints

qui, saintement unis, attendirent dans la ferveur de la prière le moment bienheureux où s'accompliraient, pour le bonheur du monde, les promesses de l'Eternel.

II

Cependant une décision impériale avait décrété le recensement général de tous les sujets de Rome. Et le gouverneur de la Syrie avait prescrit que chacun se fasse inscrire dans la cité dont sa famille était originaire. Quand les administrateurs de l'univers édictaient de telles dispositions, ils croyaient n'obéir qu'à des raisons pratiques, à des motifs d'ordre ou de régularité. En fait, et sans le savoir, ils devenaient les instruments de la Providence pour l'accomplissement rigoureux des prophéties.

La Palestine, en effet, était alors, comme d'ailleurs tout le reste du monde civilisé, dans la serre des aigles romaines. Joseph et Marie furent donc contraints de se rendre à Bethléem, pour y donner leur nom aux agents du pouvoir, car c'était dans cette bourgade, dont le nom signifie « Maison du pain » qu'était né leur aïeul David, fondateur de la dynastie sainte.

Accompli quelques mois plus tôt ou plus tard, ce voyage n'aurait eu nulle importance, et nous l'aurions sans doute toujours ignoré. Mais l'ordre supérieur arriva à l'heure exacte où cela était nécessaire pour que puisse se réaliser la promesse inspirée d'Isaïe. Joseph se mit donc en mesure de conduire sa jeune femme, déjà proche de son terme, jusqu'à la petite ville ancestrale.

L'on a peine à imaginer, de nos jours, combien un déplacement de ce genre présentait de difficultés et de périls. Il fallait affronter les chemins cahoteux, coupés de fondrières, souvent réduits à l'état de simples pistes ; il fallait braver les rigueurs de l'hiver. On était exposé à se voir détroussé par ces bandes organisées de pillards qui se postaient aux carrefours pour vivre aux dépens des voyageurs. Et c'était à Joseph qu'incombait la responsabilité redoutable d'amener à bon port la Vierge qui portait avec elle les espérances du monde.

Tant bien que mal, on finit par arriver. Mais une difficulté nouvelle surgit alors. La ville était trop petite pour recevoir les étrangers accourus de toutes parts. Joseph alla de porte en porte, cherchant en vain un modeste logement qui lui fut refusé partout, peut-être à cause de sa pauvreté manifeste, mais aussi parce que toutes les demeures étaient encombrées. De guerre lasse, après avoir été rebuté cent fois, S. Joseph dut se résoudre à conduire son épouse dans la banlieue de la cité. A force de chercher, il découvrit une étable formée par une grotte.

Et c'est là que, quelques heures plus tard, se manifesta le suprême mystère : c'est là que naquit le Fils de Dieu, que ses parents durent coucher sur la paille d'une mangeoire. Quelques jours passèrent, doux et glorieux, coupés par les adorations des bergers et la visite des mages d'Orient. Joseph aurait pu se croire au bout de ses peines. Il n'en était rien cependant.

Une nuit, très peu après le départ de la caravane des Mages, le saint patriarche dormait paisiblement, lorsqu'un ange de l'Eternel lui apparut. « Lève-toi, lui dit-il ; prends l'Enfant et sa mère ; réfugie-toi en Egypte et restes-y jusqu'à ce que je t'avertisse. Car il arrivera qu'Hérode cherchera l'Enfant pour le faire mourir. »

La monition était impérieuse ; elle n'était pas moins justifiée. Mis en éveil par le passage à Jérusalem de la troupe chaldéenne, le souverain avait tremblé pour son pouvoir. Et il allait bientôt, par mesure de sûreté, commander un abominable massacre de petits êtres. Le seul moyen pratique d'obvier à ce danger, était de s'exiler au plus vite. Mais où ? L'Egypte était tout indiquée. D'abord sa frontière ne se trouvait qu'à une dizaine de jours de marche, et une fois sur ce territoire étranger, où l'autorité d'Hérode ne pourrait plus les poursuivre, les exilés seraient complètement à l'abri. Puis l'Egypte était un pays bien connu des Hébreux. Leurs ancêtres y avaient habité longtemps, depuis l'époque du patriarche Joseph jusqu'au jour où la puissance de Moïse les en avait fait sortir, à travers les flots de la Mer Rouge, pour marcher vers leurs destinées nouvelles. Enfin de nombreuses colonies juives s'étaient établies dans cette région et l'on s'y trouverait moins isolé que partout ailleurs.

S. Joseph n'hésita point : sous les ténèbres, il partit, escortant les deux faiblesses qui lui étaient suprêmement chères. Quelles péripéties marquèrent cette dure pérégrination ? Les poètes en ont raconté beaucoup, depuis la tradition de la « grotte du lait » que l'on montre encore aux touristes à Matarieh, jusqu'à la « légende de la sauge », que Massenet a traduite dans une si expressive musique. Mais on ne peut pas toujours se fier aux poètes, surtout quand on parle d'histoire...

Le fait certain est que S. Joseph s'établit avec sa famille sur le territoire que les Juifs avaient jadis abandonné et qu'il y attendit les événements avec son habituelle confiance dans la protection du Très-Haut. Que lui importait, d'ailleurs, de se trouver dans un lieu plutôt que dans un autre ? Du moment qu'il accomplissait la volonté du Seigneur, il était sûr d'être à sa place et il ne regrettait rien de tout ce qu'il avait dû abandonner afin d'obéir à son Dieu.

III

Combien de temps dura ce séjour ? Quelques auteurs ont cru devoir le considérer comme prolongé pendant des années. Mais l'opinion la plus probable est qu'il ne dura que quelques mois. Le cruel Hérode ne tarda pas à mourir, ce qui rendait possible le retour de la Sainte Famille en Palestine. Pour la troisième fois un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et lui donna cet ordre :

« Prends l'Enfant et sa mère et retourne dans le pays d'Israël, car ceux qui en voulaient à la vie de l'Enfant sont morts. »

Pour la troisième fois, Joseph obéit. Mais sa soumission n'excluait pas la prudence. Il avait appris qu'au décès d'Hérode ses fils s'étaient partagé l'héritage paternel et que la province de Judée était échue à Archélaüs, aussi tyrannique que son père. Il pouvait y avoir là un danger. Aussi le saint patriarche préféra-t-il se retirer en Galilée, sur les terres d'un autre fils du prince défunt, qui se nommait Hérode Antipas et dont le caractère était moins violent que celui des autres membres de sa famille.

C'est ainsi que S. Joseph fut amené à s'établir à Nazareth, où il pourvut à l'existence de Marie et de Jésus par le produit de l'humble travail de ses mains. Le Christ était connu dans la bourgade comme son enfant, et plus tard, en le voyant prêcher et opérer des merveilles, ses compatriotes, étonnés, devaient se demander entre eux : « Mais d'où lui viennent ces dons ? N'est-il pas le fils du charpentier ? »

Dans l'humble maisonnette de Nazareth la vie était humble et douce. Tandis que Joseph vaquait à ses besognes matérielles, Marie veillait aux soins du ménage, et Jésus, affirme l'Evangile, « leur était soumis. » Il n'est pas besoin d'ajouter que la ferveur la plus sublime régnait dans cette chaumine qui était aussi le sanctuaire du Dieu vivant.

Un incident, toutefois, troubla cette paix surnaturelle. Fidèle observateur de la Loi, Joseph se rendait chaque année au Temple de Jérusalem, avec les siens, pour y présenter les offrandes prescrites. Or, une fois, au retour, il s'aperçut que le Messie avait cessé de l'accompagner. Tout d'abord, il ne s'en préoccupa pas outre mesure. Suivant les rigoureuses coutumes de l'Orient, hommes et femmes devaient accomplir le pèlerinage en deux groupes séparés ; mais les petits enfants n'étaient pas astreints encore à cette règle, et Jésus pouvait se trouver auprès de Marie. Mais, en arrivant à l'étape, il fallut bien se rendre à l'évidence : le Sauveur avait disparu.

Affolés, les parents reprirent le chemin de la capitale, où ils eurent la joie de retrouver leur fils et Seigneur dans le Temple, en train d'interroger les Docteurs et de les écouter. Depuis lors, aucun événement notable ne se passa plus au sein de la famille privilégiée, jusqu'au jour où Joseph s'éteignit doucement, dans les bras de Marie, et sous les bénédictions de Notre-Seigneur.

Quoique S. Joseph ait toujours été vénéré dans l'Eglise, son culte semble avoir été un peu éclipsé, surtout aux premiers siècles, par les hommages rendus à la Mère de Dieu. Progressivement il a pris plus d'ampleur, conformément à la parole prophétique de la Bible sur le « filius accrescens ». Sans doute, ce culte de *dulie* ne doit pas égaler le culte d'*hyperdulie*, exclusivement réservé à la T. S. Vierge. Mais il se répand de plus en plus dans le monde, en y produisant des fruits de salut. L'Eglise a d'ailleurs favorisé ce mouvement de la piété des fidèles. Elle a développé, à plusieurs reprises, le rite liturgique de solennités consacrées au saint Patriarche, que les Souverains Pontifes ont d'ailleurs proposé à notre dévotion comme Patron de l'Eglise universelle et Patron de la bonne mort.

LIV

CYRINUS

Au chapitre II de l'Evangile de S. Luc, il est dit qu' « en ce temps-là parut un édit de César-Auguste ordonnant un recensement du monde entier » et que « ce premier recensement fut fait par Cyrinus, gouverneur de Syrie. » Cette indication a une importance considérable parce qu'elle aide à fixer l'époque de la naissance de Jésus et parce qu'elle explique pourquoi, en exécution des prophéties, le Christ naquit à Bethléem, berceau de sa famille, et non pas à Nazareth, où habitaient ses parents.

I

Ceux-ci, en effet, avaient dû se rendre dans la cité de David pour s'y faire incrire sur les registres, au moment où Notre Seigneur vint au monde. Naturellement, le travail de recension était dirigé, dans chaque province romaine, par le gouverneur du pays, qui le faisait exécuter par une armée de scribes et de fonctionnaires. La Terre Sainte appartenant à la province de Syrie, ce fut donc le gouverneur Cyrinus qui eut l'honneur — sans le soupçonner — de faire écrire sur ses listes le nom du Fils de l'Eternel.

Ce Cyrinus était un personnage fort considérable. Suétone et Tacite n'ont pas dédaigné de le mentionner dans leurs ouvrages, et voici les renseignements que nous possédons à son sujet. Il était né, non pas à Rome même, mais dans le Latium, à Lavinium. Sa petite ville natale, située à six lieues de la capitale, était aussi célèbre par son temple de Junon que par le curieux exemple d'autonomie qu'elle donnait au milieu de la centralisation de l'Empire, puisqu'elle jouissait du droit de se donner à elle-même un dictateur.

Cependant, quoique né « en province, » comme nous dirions aujourd'hui, Publius Sulpitius Cyrinus était romain d'origine et appartenait même à la noblesse de la Ville. Comme beaucoup de ses émules, il débuta dans la carrière des armes. C'était chose presque indispensable pour réussir dans un Etat qui mettait au-dessus de tout la valeur militaire et ne reconnaissait que le droit de la force. Pourtant, il ne semble pas que Cyrinus se soit senti un tempérament trop guerrier. Aussitôt qu'il eut donné ses preuves de courage, il abandonna les aigles des légions et nous le retrouvons en Crète, avec la charge de prêteur. Ces fonctions étaient moitié administratives, moitié militaires.

Le fait le plus saillant de cette période de sa vie fut la guerre contre les Marmerides, peuplade voisine de l'Egypte, guerre où il ne conduisit pas personnellement les troupes, mais qu'il dirigea de loin si habilement que son nom commença à s'auréoler de célébrité.

En l'année de Rome 742, sous le règne de l'empereur Auguste, Cyrinus brigua les honneurs du consulat et fut élu à cette très haute dignité. Mais le consulat ne durait, en principe, qu'un an. Quand ses pouvoirs furent expirés, Publius Sulpitius dut se mettre à la recherche d'une nouvelle situation.

Environ deux ans avant la naissance du Messie, Auguste, qui l'appréciait fort, le donna comme conseiller officieux à son petit-fils à qui il venait de confier le gouvernement de l'Arménie. C'était une mission délicate, car il fallait diriger le jeune prince sans froisser l'orgueil de la famille impériale. Cyrinus s'acquitta de sa charge avec tant de tact et de souplesse qu'en reconnaissance un sénatus-consulte, évidemment suggéré par l'empereur, le nomma légat et propréteur en Syrie. Autant qu'on puisse indiquer des dates lorsqu'il s'agit d'une époque dont la chronologie est âprement controversée, cela devait se passer un an avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire, suivant certains auteurs, vers 746 « ab Urbe condita. »

La rapide ascension du légat lui valut l'honneur d'une alliance inespérée : il fut admis à épouser une descendante de Sylla et de Pompée, Emilia Lepida, qui lui apporta sans doute beaucoup de richesses, mais ne lui offrit point le bonheur intime. Au bout de peu de temps, le glorieux et malheureux Cyrinus fut excédé par ses déboires conjugaux : il divorça, à la suite d'un procès scandaleux dont il est inutile de rapporter les ignobles détails.

II

Fut-ce pour se consoler et se distraire que Cyrinus s'occupa alors avec ardeur de son gouvernement de Syrie ? Le fait est qu'il débuta brillamment par une expédition contre une tribu cilicienne, les Homonades. Il s'empara des citadelles ennemies, réduisit par la famine les populations, tua le roi Amyntas et fit quatre mille prisonniers. Une pareille victoire grandit à ce point sa renommée que l'empereur et le sénat, dont il avait également la faveur, ne crurent pouvoir mieux faire que de lui décerner la récompense suprême du triomphe, et Publius monta au Capitole afin d'y rendre grâces aux dieux.

Pourtant ses lauriers ne lui faisaient pas perdre de vue le souci de l'organisation de sa province. Il revint donc bientôt en Syrie et l'une des premières questions dont il eut à s'occuper fut précisément ce recensement des populations qui lui valut l'honneur d'avoir son nom inscrit dans le Saint Evangile.

L'affaire, d'ailleurs, était d'importance et difficile à mener à bonne fin. Ce n'était pas pour le simple orgueil de savoir le nombre, au moins approximatif, des hommes sur lesquels il avait droit de vie et de mort qu'Auguste tenait à faire dresser des listes de contrôle. Il y avait des motifs infiniment plus sérieux à cette vaste opération.

D'abord l'inscription officielle de tous les sujets ou citoyens sur des documents publics était de nature à faciliter la solution de beaucoup de litiges de droit privé, notamment dans les procès successoraux, en établissant des filiations, parfois incertaines jusqu'alors, et dont cependant dépendaient des multitudes de droits. Puis cela permettait au fisc de reconnaître avec quels contribuables il avait affaire et de répartir les impôts d'une manière plus équilibrée. Enfin, au point de vue économique et démographique, il n'était pas sans intérêt pour les maîtres du monde de savoir la densité de la population dans chaque contrée, afin d'établir les prévisions nécessaires pour le ravitaillement, alors fort difficile, et pour la levée des troupes en cas de guerre, ce qui était à cette époque une hypothèse couramment réalisée.

Mais de ce qu'il était fort utile, gardons-nous de conclure que ce recensement fût commode à réaliser. Tous les cinq ans, lorsqu'une formalité pareille se renouvelle chez nous, les journaux ne manquent pas de multiplier les articles qui font extasier leurs lecteurs sur le mécanisme compliqué et délicat grâce auquel on arrive à déterminer le nom, l'âge, la profession, la religion de chaque ressortissant de l'Etat. Et pourtant que de perfectionnements ont été apportés dans les méthodes ! Chacun n'a plus qu'à remplir quelques questionnaires qui, centralisés à Paris, sont ensuite dépouillés à l'aide de machines à calculer.

Au contraire, il y a une vingtaine de siècles, l'immense majorité des assujettis était contrainte de se déplacer, parfois très loin, malgré la difficulté des communications, afin de se faire immatriculer, non pas dans le lieu de leur naissance, mais dans celui de leur origine. De plus, l'écriture étant peu répandue et les pièces d'identité absolument inconnues, les agents du pouvoir étaient forcés de s'en rapporter à peu près exclusivement à la bonne foi des déclarants, dont les attestations, établies sur des souvenirs plus ou moins déformés, risquaient d'être viciées, en outre, par la vanité, l'intérêt et même la crainte de recherches criminelles pour des délits antérieurement commis.

On conçoit donc qu'Auguste ait pu considérer comme un exploit d'avoir réussi à constituer, au moins à peu près, cette documentation d'autant plus extraordinaire qu'elle s'étendait sur presque tout l'univers connu.

III

Cyrinus gouverneur de Syrie, déploya sans doute tout son zèle en cette occurrence qui mettait en jeu la réputation qu'il s'était acquise par ses services précédents. Mais à ce propos une ques-